



LE PORTEFEUILLE D'UN JOURNALISTE

Le portefeuille d'un rédacteur-en-chef est assez curieux à consulter. A part ce qu'il publie dans son journal, que de choses il réserve, ou condamne ! Articles et lettres, prose et vers, rien n'y manque, et tout le monde y passe ; les noms les plus disparates s'y coudoient.

J'ai une case spéciale dans mon pupitre pour les productions inédites et les lettres. Voulez-vous y jeter un coup d'œil ?

D'abord une lettre de M. Chauveau qui se termine ainsi :

« Vous avez appris par les journaux que M. MacKenzie était venu à la cathédrale dimanche dernier. Il a cru sans doute que la bonne ville de Québec valait bien une messe. »

Je cueille maintenant au hasard dans le tas :

« Des nuages sombres augmentent l'obscurité de la nuit ; pour moi l'aurore ne succède plus aux ténèbres ; mon âme succombe comme le gouvernement local ; mon cœur est un gouffre. Je t'y réserve une place. »

« BUES. »

« Monsieur, — Je dois vous informer que c'est mon idée de plus recevoir votre journal si vous le changé pas. Il y a que des histoires dedans. Vous parlez pas des membres, ni des limites, ni des tanneries. Je vous dis cela sans vous offenser. »

« Votre, &c., »

« D. P. . . . »

« Cher Monsieur — En ma qualité d'instituteur et de citoyen, je prends la liberté de vous adresser mes remerciements en même temps que mes félicitations pour vos nobles écrits sur la question de l'éducation. Vous avez bien raison de dire que la jeunesse c'est l'avenir. On nous livre cet avenir, et l'on ne nous paye pas pour en avoir soin ! Continuez, monsieur, écrivez un article chaque semaine, et soyez sûr que la postérité au moins reconnaîtra vos services. Moi qui vous écris, sans vous connaître personnellement, je fais l'école depuis huit ans à cinquante ou soixante polissons, et j'ai 55 louis par année. »

« Croyez, &c., »

« Ls. C. . . . »

« Monsieur — J'ai toujours été abonné à votre journal, c'est pourquoi vous m'excuserez si je prends aujourd'hui la liberté de vous faire une observation. Je trouve que vous n'êtes pas assez réservé dans le choix de vos gravures. Je n'aime pas vos muses, et en général tous ces portraits de jeunes filles que vous publiez si souvent. Mon commis tapisse sa chambre avec cela, ce qui me fait supposer que votre journal n'est pas ce qu'il devrait être pour les jeunes gens. . . . »

« Votre, &c., »

« J. B. L. . . . »

« Quoique très-reconnaissants de la bonté que vous avez eue de consacrer votre feuille à la publication des articles de nature à nous intéresser, nous venons néanmoins, Monsieur l'Éditeur, au nom du bon sens, de la science acquise, des principes et des règles les plus élémentaires de la langue française, vous prier de vouloir bien surveiller davantage la composition de vos articles, dont la rédaction manque absolument de cohésion grammaticale, et dont l'orthographe prête à un ridicule qui humilie le lecteur et rabaisse, en quelque sorte, l'un des plus beaux caractères de notre langue. »

« Pénétrez-vous bien des enseignements divers qui découlent naturellement de tant de doctrines ; formez en le répertoire de votre imagination et la bibliothèque de vos pensées, et, après avoir consacré cinq ou six mois à l'étude courante et utilement soutenue des éléments qui s'attachent directement ou indirectement aux constructions grammaticales et figurées de la langue française, surtout des participes, des figures de syntaxe et du traité de logique, vous serez préparé à l'honneur envié d'attacher votre nom au retentissement d'une publicité permanente. »

« PLUSIEURS LECTEURS »

« Monsieur — Je vous écrit pour vous dire qu'il n'y a pas assez d'histoires dans votre journal, et c'est toujours pareil ; vous ne faite pas d'amélioration, et vous ne publiez plus des filletons de M. Marmette. Je vous avertis donc que je désire de plus recevoir ce journal à la fin de l'année. »

« Votre obéissant, »

« CHS. F. . . . »

Voici le commencement et la fin d'un article intitulé *Le Terme Final* :

« Dans un magnifique effort, qui fait également honneur à votre patriotisme et à votre talent, vous avez, au sortir du combat civil, demandé l'assortiment des forces nationales dans un but d'union contre leur ennemi commun, l'absorption et l'envahissement au-dedans comme au-dehors. Comment se fait-il donc qu'après avoir édifié l'union des forces nationales et conclu au salut dans la *statu quo*, vous avez inauguré par un double cri d'alarme l'œuvre estimable de votre vive imagination ? D'un côté, vous apercevez l'Angleterre qui nous menace d'une absorption politique, sociale, économique, nationale même. De l'autre, l'annexion, autre genre d'absorption non moins absolue, suivant vous. L'alternative se trouverait donc nettement posée pour le Canada français, entre ces deux termes d'existence. . . . »

« Le Bas-Canada serait dans l'union américaine un centre de civilisation française, d'où rayonneraient, à l'aide de plus de richesses, les lumières, la littérature, les arts, la civilisation de l'ancienne France ; et vers ce foyer central convergeraient les mille lumières que l'éducation fera naître avec un peu de temps de tous les foyers canadiens institués dans les Etats-Unis de l'Est et de l'Ouest. »

« Pour qui connaît l'absence complète des préjugés aux Etats-Unis envers les Français, et la prédilection même dont ils sont l'objet de la part des populations les plus anciennes et les plus éclairées de la grande république, lesquelles affectent de parler français et se piquent de suivre la mode française et de préférer les arts, la musique, la peinture, la statuaire, etc., — de la France ; pour celui-là, dis-je, un vaste champ s'ouvre à l'ambition nationale de généraliser l'usage de la langue française et l'influence française de tous genres, dans l'Amérique du Nord, et surtout dans les Etats-Unis de l'Est et du Sud-Ouest. »

« Rêve réalisable, bien digne, avec toutes ses espérances fondées et malgré ses déceptions inévitables, d'être échangé contre le cauchemar constant d'une existence coloniale rachitique et misérable qui se déteint sur notre caractère national et le rend timide, fade, presque nul, compromet notre autonomie, retrécit graduellement et fatalement notre cercle d'action, et réserve à notre constance absurde l'absorption quasi-violente de nos droits nationaux, par l'union législative et je ne sais quel agen-

cement impérial propre à fusionner en un seul toutes les immenses possessions hétérogènes d'un gouvernement profond et perfide. »

« Monsieur, nous sommes encore jeunes, le passé nous sert d'expérience, le présent ne nous absorbe guère, le patriotisme nous porte à regarder en avant pour apercevoir l'avenir, nous luttons pour la même foi, pour le même sang, pour le même emblème symbolique, pour ce drapeau français que nous portons dans nos cœurs, où il est encore mieux venu que sur nos édifices et nos hautes tours : eh bien ! vous saurez me le dire avant dix ans, notre destinée providentielle, c'est l'union avec les Etats-Unis ; tout le prouve ; et cent mille Canadiens prendraient les armes avec joie pour consacrer ce fait inévitable, si à un moment quelconque la guerre éclatait entre le *British Empire* et les Etats-Unis d'Amérique. »

« Partageant du reste entièrement vos idées sur la nécessité de protéger notre nationalité et de défendre nos dro its jusqu'à la mort envers tous et contre tous. »

« Je demeure, monsieur, etc., »

« MÉDÉRIC LANCTOT. »

Passons à la poésie. C'est incroyable le nombre de poètes qu'il y a dans notre pays.

Par le verbe de Dieu le monde était créé ;
 Croisser, multiplier, tel est l'ordre sacré.
 Tout être primitif germe en sa créature,
 Et chaque individu propage sa nature,
 Une chaîne sans fin va se multiplier,
 Et le dernier chaînon se rattache au premier.
 L'océan dit au fleuve, au ruisseau la rivière,
 Et la rose au rosier : Merci ! merci mon père.
 Pour chacun des enfants qui vont naître de lui,
 L'être avait en dépôt ce qu'il donne aujourd'hui.

Communiqué.

A LOUISA

Honneur à toi pour ce tendre partage,
 Qu'immortel soient ta bonté, tes charmes ;
 Je brûlerais la terre à ton hommage,
 Car je suis aimé, j'ai séché mes larmes.

G.

A RIEL

(Dernière strophe)

Où ! vainqueurs que votre colère
 Respecte ce front pur, qui sans hait le pouvoir,
 Veut que la liberté règne sous sa bannière.
 Et n'espérez jamais étouffer notre espoir,
 Ravir notre foi, notre langue ou nos prêtres.
 Et s'il fallait qu'un jour tyrans vous nous braviez
 Alors, nous dirions aux os de nos ancêtres :
 Quittez la tombe et combattez !!

Patria

CAUSERIE

Le jour de l'an. — Les joies du jeune âge. — Les étrennes. — Où l'on voit le danger de mal choisir. — Les hommes sont de grands enfants. — Tout ce qui brille n'est pas or. — Dangers de certaines couleurs. — Amusons les enfants. — Le serpent de Pharaon. — Les sucreries. — *Prevention is better than cure.*

Voici le jour de l'an ! les étrennes ! les visites, oh ! les visites surtout. Quelle aimable institution ! Quel agrément de parcourir la ville de l'est à l'ouest, du nord au sud, pour offrir de porte en porte les compliments de la saison, comme disent messieurs les anglais.

Cependant le jour de l'an a son bon côté. Ce jour là, tous font trêve aux affaires, remettent à plus tard les préoccupations ordinaires de la vie et ne semblent s'occuper que du bonheur des autres.

Les familles profitent de l'occasion pour se réunir, les vieux amis séparés par la poursuite des intérêts se retrouvent pour se souhaiter succès et prospérité, les ennemis eux-mêmes se rapprochent quelquefois, enfin l'égoïsme semble céder la place aux nobles sentiments du cœur, l'affection, le sacrifice, le dévouement. Mais, sous ces dehors de cordialité, au fond de toutes ces démonstrations plus ou moins sincères, on sent couvrir les germes des passions qui exercent leur empire sur le monde. Le jour de la fraternité universelle n'est pas encore venu. En attendant, il faut bien prendre le peu de bonheur qui est à notre portée, et jouir autant que possible de ce jour aimé des enfants.

Les enfants ! ah ! voilà leur jour heureux. Pour le petit ange aux joues roses, au front pur et innocent, aux yeux pétillants de gaieté et de malice naïve, au sourire enfantin attirant le baiser maternel, voilà le jour du vrai bonheur. Alors aussi, tout est pour les enfants. Les confiseurs étalent leurs plus belles sucreries, les marchands de joujoux encombrant leur boutique de tous les petits riens chers à l'enfance, les libraires eux-mêmes cachent au fond de leurs tablettes le roman du jour pour ne montrer que les livres dorés, les images amusantes et les gravures aimées du jeune âge.

Les étrennes ! Qui voudrait s'affranchir de cette contribution après avoir vu les manifestations de joie qu'elles excitent chez l'enfant ? D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, il faut toujours finir par s'exécuter, à moins de faire comme ce bon Rannois dont l'épithète a transmis à la postérité l'insigne ladrerie :

"Ci-gît, dessous ce marbre blanc
Le plus avare homme de Rennes
Qui dépassa le dernier jour de l'an
De peur de donner des étrennes."

Un si mauvais exemple trouvera peu d'imitateurs. On se dirige sans murmurer vers la boutique du marchand de joujoux, mais en entrant on se trouve en face d'une telle multitude d'objets différents que le choix est extrêmement difficile à faire. Eh bien ! je veux vous aider un peu en vous signalant quelques imprudences que l'on peut commettre dans ce choix au point de vue de l'hygiène.

Il n'est pas besoin d'être un savantissime pour savoir que certains jouets peuvent nuire à la santé des jeunes enfants. Parmi ces objets dangereux, nous devons placer les boîtes de couleurs à l'eau. En effet, les poisons les plus violents n'entrent-ils pas très-souvent dans la composition de ces couleurs ?

Exemple : le vert est composé de deux poisons mortels, l'arsenic et le cuivre, combinaison connue sous le nom vulgaire de vert français.

Je rappellerai aussi en passant que le vert de Scheele ou l'arsénite de cuivre, comme on appelle ce composé en chimie, fournit la couleur des tapisseries vertes. C'est donc une imprudence d'en recouvrir les murs de sa demeure. Qu'il se produise quelque part une déchirure, le jeune enfant arrache le morceau et le porte à sa bouche comme tout ce qui lui tombe sous la main. Voilà souvent la cause d'accidents mortels. Ces tapisseries ne sont pas même sans danger pour les grandes personnes, car la poussière qui s'en échappe est quelquefois suffisante pour causer des accidents sérieux.

Pour en venir à nos couleurs, le jaune contient quelquefois du gamboge, purgatif drastique très-violent. La couleur blanche est composée de carbonate de plomb qui produit des colliques, des paralysies, des convulsions. En se servant de ces couleurs, l'enfant est très-sujet à s'empoisonner, surtout s'il porte le pinceau à sa bouche.

Il ne s'en suit pas que l'on doive priver l'enfant du plaisir de barbouiller ses bonshommes. On offre en vente des boîtes de ce genre que l'on garantit ne contenir aucune substance nuisible, choisissez celles-là.

Si l'on peut dire que les hommes sont de grands enfants, l'on n'aura point d'objections à admettre que les enfants sont des petits hommes.

Les boutons de roses ne contiennent-ils pas tous les éléments des roses épanouies ?

Or, comme leurs aînés, ces gentilles petites créatures aiment l'éclat et le brillant.

Pour satisfaire ce goût, messieurs les industriels qui sont des physiologistes forcés pour réussir dans leurs entreprises d'étudier la nature humaine, parent les jouets d'enfants des couleurs les plus éclatantes. Rouge vermillon, vert français, jaune safran, bleu de Prusse, enfin toutes les couleurs propres à faire ressortir avec avantage leurs marchandises, sont mises à contribution. On songe à l'apparence, on s'occupe peu du danger.

Est-il indifférent de mettre entre les mains des jeunes enfants du mercure, du gamboge, du cuivre, du plomb, de l'arsenic, toutes substances excessivement délétères ? C'est ce que l'on fait pourtant tous les jours. Ensuite les accidents se déclarent, le petit être tombe malade et cause réelle échappe aux parents. C'est la Providence qui l'a voulu, dit-on. Au lieu de tout mettre sur le compte de la Providence dont les secrets sont difficiles

pénétrer, l'on ferait mieux de regarder un peu autour de soi, et de voir si l'on ne devrait pas plutôt commencer par dire un bon *mea culpa*.

Pauvres enfants, comme si leur organisation délicate ne les prédisposait pas assez à la maladie, sans les exposer à l'empoisonnement.

Les joujoux ne sont pas les seuls objets parés de funestes couleurs. Les étoffes teintes en vert sont aussi très-dangereuses et ne doivent jamais faire partie des vêtements dans le jeune âge. Les adultes mêmes ne sont pas à l'abri des émanations nuisibles de ces étoffes, puisque l'on affirme que les modistes sont quelquefois prises des symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic après la confection de vêtements de cette couleur.

Il en est de même pour ceux qui fabriquent les fleurs artificielles dans lesquelles le vert entre pour une bonne partie. Nos concitoyens irlandais dont la prédilection nationale pour la couleur de l'espérance est bien connue, feraient bien de prendre note de ces faits.

Certains jouets qui ne peuvent amener de suites funestes par quelque propriété chimique, ne doivent pas cependant être laissés entre les mains des enfants. De ce nombre sont les sabres, les couteaux, les petits canons, les marteaux, enfin tous les instruments dangereux pour eux-mêmes et pour les autres.

De ce qui précède, il ne faut pas conclure qu'il soit nécessaire de priver les enfants de tous leurs joujoux. Certes, il serait bien cruel de leur défendre de se livrer aux amusements de leur âge.

Les enfants ont un goût naturel pour le jeu, et loin de réprimer ou de gêner cette tendance, il faut, au contraire, dans l'intérêt de leur bien-être physique et moral, l'exciter en eux quelquefois, leur fournir des occasions de s'amuser, leur donner des jouets convenables, avec modération cependant pour qu'ils ne s'en dégoûtent pas.

En rejetant ceux dont nous venons de faire voir les inconvénients, il en restera encore assez pour tous les besoins. D'ailleurs si les industriels s'apercevaient que la demande est moins considérable pour ces jouets dangereux, ils trouveraient bientôt le moyen de les remplacer.

Donc, loin de déclarer la guerre aux jeux de l'enfance, il faut les encourager autant que possible. La vie des enfants doit être joyeuse et sans souci. Un enfant bourru, malingre, triste, criard fait mal à voir. La nature l'a constitué pour le plaisir et la joie. Laissons aux vieillards et aux vieux garçons le privilège de la mauvaise humeur.

En parlant de jeux de l'enfance, j'ai oublié d'en mentionner un qui présente des dangers sérieux. Depuis quelque temps, on trouve dans le commerce de petits troncs de cône de couleur blanche ressemblant tant soit peu à des bonbons. En y mettant le feu, la matière qui les constitue se boursouffle, se tord en imitant les ondulations du serpent.

Quelle matière peut produire des effets si singuliers ? Les serpents de Pharaon, comme on les appelle, se composent de sulfo-cyanure de mercure et de nitrate de potasse. Le composé mercuriel possède la propriété d'augmenter considérablement de volume en brûlant, de là le gonflement et les ondulations qui accompagnent sa combustion.

Est-il prudent de laisser entre les mains des enfants une substance aussi délétère ? Ne devrait-on pas prohiber complètement la vente d'un tel poison ? Les vapeurs mercurielles présentent le même danger pour les adultes et pour les enfants. D'ailleurs, l'apparence de ces petits objets qui est celle d'un bonbon peut entraîner des méprises fatales. Ceci n'est pas imaginaire, puisque les journaux de médecine ont déjà cité plusieurs cas d'empoisonnement de cette nature.

Gare à ces bonbons d'un nouveau genre !

Puisque nous avons nommé les bonbons, il faut en dire un mot. Certes, les sucreries jouent un grand rôle dans les plaisirs du Jour de l'An, mais il se commet sur ce point certaines imprudences qu'il est bon de signaler.

C'est une question encore débattue par les médecins de savoir si le sucre, selon l'opinion commune, peut faire gâter les dents, mais une chose certaine, c'est que, mangé à satiété et à toute heure, il gâte l'estomac. Pris en quantités modérées et au moment des repas, c'est une substance inoffensive et même utile pour les enfants comme aliment respiratoire. Mais si on laisse ingérer ces friandises à toute heure, l'estomac se détériore par ces ingestions trop souvent répétées. Tous les organes même les plus nécessaires à la vie, le cœur, par exemple, possèdent leurs instants de repos. Il faut donc donner à l'estomac le temps nécessaire pour régénérer ses forces et ne pas troubler ses importantes fonctions en y introduisant à toute heure, soit le sucre, soit un aliment quelconque.

Les sucreries dont les enfants font leurs délices présentent un deuxième danger. Les métaux délétères viennent encore ici manifester quelquefois leur présence où ils n'auraient que faire.

Plusieurs manufacturiers de Dublin viennent de subir un procès et de payer l'amende pour avoir ajouté du chromate de plomb dans les *sucres d'orge* pour leur donner une couleur jaune, et du bisulfure de mercure ou vermillon dans certaines pastilles pour les colorer en rouge.

J'aime à croire que nos manufacturiers ne se rendent pas coupables de telles falsifications ; cependant il est bon d'être sur ses gardes. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, le mal est plus difficile à réparer qu'à prévenir.

MORALE : La prudence est la mère de la sûreté.

DR. GEORGE GRENIER.

VOIX CHAMPETRES

" Vous voulez savoir mon histoire ?
A plus d'un elle a profité.
Vous n'y trouverez pas la gloire,
Mais l'honneur et la probité.

" A peine deux ans à l'école
M'ont appris ce que c'est que Dieu,
Que parfois il faut qu'on s'immole
Pour son pays s'il y a lieu.

" Je sais qu'en secret on se moque
Des dupes que l'on fait partout.
Si quelqu'un glose, l'on se choque,
Le cloaque rit de l'égoût !

" Dans la coulisse une ficelle
Fait s'agiter plus d'un pantin,
Et le soir la ronde escarcelle
Rit du sac vide le matin !

" Opposition, ministère,
Je mets tout dans le même sac
Les uns essaient de prendre terre
Tout en évitant le ressac.

" Les autres, riant de l'orage
Sur la montagne du pouvoir,
Sont tentés de voir, ô mirage !
L'intérêt avant le devoir.

" Enfants, ne suivez pas ces traces,
Ayez plus noble ambition.
Avant de désirer des places
Servez longtemps la nation.

" N'enviez pas le rang suprême,
Aimez ce que Dieu vous donna.
A trop acquiescer ce qu'on aime
On déteste ce que l'on a.

" Servez toujours votre patrie
En faisant constamment le bien ;
Que votre devise chérie
Soit d'être utile citoyen.

" En jetant brusquement la sonde
Dans ces cœurs pleins d'ambitions,
Vous trouverez le germe immonde
Des sombres révolutions."

Le vieux est mort depuis l'époque
De ce court mais fameux discours
Plus d'un depuis ce temps s'en moque...
Hélas ! en riront-ils toujours ?

Comportons-nous en hommes sages,
Travaillons pour le bien commun,
Que chacun soit, aux jours d'orages,
Plus patriote et moins tribun.

M. J. A. POISSON.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

ESPAGNE

Londres, 12 déc.—Une dépêche de Madrid au *Times* rapporte que le maréchal Serrano a été nommé général de toutes les armées espagnoles avant son départ de la capitale, qui a eu lieu mercredi.

Les opérations dans le Nord vont commencer immédiatement.

Londres, 14.—Un correspondant du *Daily News* à Bayonne, dit que le général Loma est mort des blessures qu'il a reçues à la dernière bataille contre les carlistes.

FRANCE

Londres, 16 déc.—Le Czar a envoyé la Croix de l'Ordre de St. André au président MacMahon, avec une lettre très-amicale.

L'on parle beaucoup de cette affaire.

ALLEMAGNE

Berlin, 17 déc.—Il est rumeur que Bismark regarde l'action du Reichstag hier, en votant que, afin de conserver sa dignité, la constitution devrait être amendée de manière à empêcher l'arrestation des Députés durant la session, et le prince est déterminé à résigner. On ajoute de plus qu'en conséquence de cette détermination du Chancelier, le bill sera modifié à la séance d'aujourd'hui.

Berlin, 17.—Le prince Bismark a eu une entrevue avec l'Empereur.

On répète encore les rumeurs de la résignation du chancelier ; mais on rapporte dans certains cercles parlementaires que la difficulté a été complètement réglée.

L'opinion la plus universellement répandue est que l'action d'hier au Reichstag, n'était pas un vote de non-confiance, et l'on s'attend que si Bismark offre sa résignation, l'Empereur refusera de l'accepter.

UN MOT SUR LA BIEN-SEANCE

Rien n'est plus avantageux que de se former de bonne heure des inclinations louables.

MASSILLON.

La bien-séance exige de la distinction dans les manières, de la douceur et de la discrétion.

L'on ne doit jamais se servir d'expressions rudes ou grossières et moins encore prendre un ton tranchant; il vaut mieux céder à propos, lors même qu'on sait avoir raison. Elle veut aussi que l'on ne dise que des choses convenables, que l'on écoute avec attention lorsqu'on prend part à une conversation et surtout que l'on ne se permette jamais d'interrompre qui que ce soit, car c'est là le signe évident d'un défaut de tact ou d'une mauvaise éducation.

La bien-séance veut encore que l'on se conforme aux usages reçus; aussi une chose considérée comme naturelle dans un lieu, serait impolie dans un autre.

A la ville, par exemple, nous n'avons pas l'habitude de saluer chaque personne que l'on rencontre, et cela se comprend, si l'on songe à la foule affairée qui se presse dans les rues: on salue seulement ses amis ou les personnes de sa connaissance.

A la campagne, au contraire, on rencontre peu de monde, et un antique et touchant usage veut que chacun se salue en signe de bienveillance mutuelle.

J'ai souvent remarqué que la politesse n'est exigeante envers nous que pour nous combler de nouveaux bienfaits.

Il n'est personne qui ne soit avantageusement disposé en faveur d'un jeune homme poli, il est toujours bien accueilli. Dans les salons, on recherche sa société, on le cite comme modèle à ses amis. Au contraire, l'impoli est mal vu de chacun, à tout moment il a le chagrin de voir que sa compagnie ne plaît à personne, et personne, à la vérité, n'est disposé à lui être agréable, pas même les sots prétentieux dont il suit les tristes exemples.

Les défauts opposés à la bien-séance sont: l'insolence et la prétention.

L'insolence, c'est le manque de respect envers ses supérieurs, et la prétention, c'est le manque d'égards envers tous, envers ses inférieurs principalement.

Ce sont les défauts ordinaires des fâts, c'est-à-dire qu'ils se croient infiniment plus savants et meilleurs qu'ils ne sont en réalité.

Le tort que ces défauts peuvent faire est immense; on ne peut jamais prétendre à la bienveillance de ceux envers lesquels on a été insolent ou prétentieux, et si l'on persiste, on s'en fait haïr. S'ils ne se vengent pas toujours, c'est qu'ils ont l'âme trop belle pour s'abaisser jusqu'à la vengeance. Toutefois, s'ils ont quelques faveurs à accorder, il est probable que ce ne sera ni aux insolents, ni aux prétentieux.... Que ceux-ci se le rappellent, ils inspirent toujours la froideur, le dégoût, et parfois la haine.....

Voilà par exemple, ces petits Napoléons de salons à la chevelure bouclée, aux pommettes fardées, et remplis d'orgueil et de suffisance. Ils se croient des êtres parfaits, sachant mieux que personne ce qu'ils ont à faire, et ils se trompent étrangement. S'ils avaient seulement la dixième partie du mérite qu'ils se supposent, un peu de modestie aurait peut-être pris racine dans leur cœur, et ils ne se montreraient certainement pas aussi insensés qu'ils le paraissent. D'abord, ils s'avoueraient un peu qu'ils ne savent pas encore se conduire, et suivraient les bons conseils qu'ils reçoivent.

Cependant, voyons ce qui résulte de leurs prétentions, dont l'expiation est si cruelle parfois.

Ce sont des mécontentements, des jalousies, des déceptions, des inquiétudes, des appréhensions, des chagrins presque continuels. L'âme de ces petits êtres ne connaît point de paix. Enfin, ils n'éprouvent qu'une fausse joie, la joie de l'ambitieux, qui n'a de satisfaction que dans les rêves brillants et trompeurs qui envahissent son imagination. Bien souvent aussi la paresse et l'esprit d'indépendance qui les dominent viennent encore leur rendre impossible jusqu'aux moindres succès.

Ils vivent et meurent sans jamais avoir été utiles à leur patrie, à leur famille, à eux-mêmes.

Et en effet, combien ne voit-on pas d'avenir brisés, de malheurs inouïs, causés par l'insolence, par la prétention même, car les inférieurs cherchent plus ordinairement à critiquer, à se venger que les supérieurs! Chaque jour l'insolent subit de douloureux mécomptes, de mortifiantes déceptions; les airs de haute supériorité qu'il se donne, ne lui valent que de cruels déboires; son cœur est navré; mais de tout cela, à qui la faute, sinon à lui-même? Le sot prétentieux aussi ne se prépare que d'amers regrets; il se fait des ennemis, et celui-ci, à leur tour, ne les ménage pas.

Ce qu'il faut encore éviter avec plus de soin que l'insolence et la prétention, c'est de témoigner du dédain ou du mépris à qui que ce soit, cela ne se pardonne jamais.

Avec nos parents, nos amis, avec chacun en un mot, soyons donc constamment doux, polis, affables.

Ne les blessons jamais par des paroles injurieuses ou mortifiantes. Ce ne sont, il est vrai, que des mots; mais de tels mots doivent être à jamais bannis de notre langage, si nous voulons conserver intactes les nobles traditions de nos ancêtres, lesquels participèrent si largement à l'œuvre de notre régénération, et devenir, comme eux, des hommes dignes du respect de nos concitoyens.

La politesse et la douceur sont de toutes les classes de la société. Elles ne sont pas moins de mise à l'atelier ou sous le toit de chaume que dans les palais aux lambris dorés de ceux qui gouvernent.

Elles sont au nombre des plus belles qualités qui nous aient été départies, et c'est là une vérité qui, malheureusement, n'est pas assez accréditée parmi les classes laborieuses, où les plus rudes travaux ne pourront jamais servir d'excuse.

N'est-ce pas vraiment pitié de voir l'homme, si grand par le génie, se mettre si souvent par ses paroles, par ses procédés, au niveau des êtres dont il se sert pour faire rendre au sol sa nourriture.

Ah! si nous voulons continuer à maintenir la noble civilisation de la nationalité Canadienne-Française, ayons des sentiments élevés, et n'oublions pas que la bien-séance sera toujours un de nos meilleurs auxiliaires, et qu'en même temps elle sera aussi un brillant étendard pour l'avenir du Canada; cet étendard qui se déroulera majestueusement, et renfermera dans ses plis: l'union, la douceur, la force et la persévérance!....

J. B. CAQUETTE.

Québec, 13 Décembre 1874.

FAITS DIVERS

HUITRES ARTIFICIELLES.—Horreur! On lit dans le *Daily Telegraph* de Londres:

Les huitres deviennent d'une extrême rareté, et leurs prix tendant toujours à croître, il arrivera bientôt un moment où ce bivalve sera seulement accessible aux gens dont la bourse sera bien garnie.

En prévision de cette disette, un américain ingénieux a imaginé de fabriquer des huitres artificielles.

Il taille en rond des morceaux de lard qu'il roule ensuite dans du sucre et de la farine, le tout assaisonné de gomme arabique, et obtient de la sorte une huitre bien supérieure au goût et en finesse à l'huitre véritable. (?)

Nous n'en sommes pas encore aux huitres artificielles; mais, à moins d'un changement heureux dans la condition actuelle de la production de ce mollusque, nous serons tôt ou tard forcés d'avoir recours aux huitres américaines brevetées, ou à ne pas en manger du tout.

L'ENQUÊTE DE ST. MARC.—Le coroner Jones, qui est arrivé lundi dernier de St. Marc, sur la rivière Chambly, rapporte que Augustin Paradis a été assassiné. Le corps a été retrouvé sur la ferme du défunt, à une courte distance de sa résidence. Paradis était étendu sur le dos dans un fossé et recouvert de neige. Il avait la main gauche placée sur la poitrine et la main droite au côté. Il a été frappé à la tempe gauche avec un instrument tranchant qui lui a fracturé le crâne. Il porte en arrière de la tête deux cicatrices de quatre à cinq pouces de long, et il a aussi plusieurs côtes de cassées.

Le coroner est arrivé lundi à St. Marc et a commencé l'enquête aussitôt.

Après avoir examiné le cadavre, les jurés se sont rendus à la maison voisine, située à cinq acres de distance, et ont entendu les dépositions.

Les médecins s'accordent à dire que le défunt a été assassiné et que l'on a dû faire usage d'un instrument contondant.

Il est étrange qu'aucune marque de sang n'ait été trouvée nulle part. Les docteurs soutiennent qu'aucun sang n'a dû couler de ses blessures. On n'a trouvé aucune trace de lutte dans la maison et l'on croit qu'il aura été attaqué dans sa cour ou ses écuries, où il fut aperçu pour la dernière fois s'occupant de ses bestiaux. On a évidemment fouillé la maison pour y trouver de l'argent, et tous ses papiers étaient jetés sur le parquet sans ordre. On ne peut pas décider si les meurtriers ont réussi dans leurs recherches, car on ne sait pas s'il avait plus d'argent que les quatre billets de 5 dollars qui ont été trouvés parmi les papiers. En septembre dernier, il avait placé \$1,300 dans une société de construction de cette ville.

Les soupçons se sont portés sur différentes personnes, entre autres sur un homme jeune encore qui a été condamné à 5 ans d'emprisonnement à la Maison de Réforme, pour avoir volé le décedé, et depuis sa sortie de prison, cet homme avait juré de se venger; jusqu'à présent il n'a pas été arrêté.

M. Paradis était âgé de 74 ans. Il vivait complètement seul, n'avait confiance dans personne, et malgré son aisance se refusait à lui-même les comforts les plus ordinaires de la vie.

TREMBLEMENT DE TERRE.—Judi dernier au soir une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir aux Etats-Unis. Sur les hauteurs de Washington, à New-York, à Spuyten-Duyvil, la population a été plusieurs jours dans la terreur. Les maisons ont été secouées avec une telle force, que des personnes ont été jetées en dehors de leur lit. On craint généralement que certaines maisons ne s'écroulent.

A la Traverse Dobb, la secousse qui a duré environ six secondes, a fait sonner les cloches, et le bruit entendu était en tout semblable au roulement du tonnerre. Dans le comté de Rockland, grands dommages aussi sur les constructions.

TENTATIVE AUDACIEUSE.—Dans la nuit de jeudi à vendredi la Banque d'Hochelega a été le théâtre d'un des coups de main les plus hardis. Des voleurs se sont introduits furtivement dans la bâtisse de la banque d'Hochelega sur la rue St. François Xavier. Le plus profond silence régnait dans le quartier, lorsque tout-à-coup, vers quatre heures, une explosion vint jeter la terreur dans le voisinage de la banque. La police se rendit aussitôt sur les lieux, et après être pénétrée à l'intérieur de la bâtisse, constata la plus grande confusion dans la disposition des effets qui s'y trouvaient; des outils de toutes descriptions, ainsi que de la poudre et autre ingrédients avaient été laissés sur le parquet. Les fenêtres de la bâtisse étaient totalement brisées. La première porte du coffre-fort était arrachée de ses gonds et la porte de l'intérieur légèrement ouverte.

Une ligne de communication avait été établie de l'intérieur à l'extérieur, et on présume que, pendant que deux voleurs faisaient leurs opérations à l'intérieur, un troisième qui se trouvait au dehors, donnait l'alarme aussitôt que quelqu'un approchait, en tirant un cordon à l'extrémité duquel se trouvait une sonnette qui avertissait les hommes de l'intérieur de se tenir sur leurs gardes jusqu'à ce qu'un autre coup de sonnette vint les avertir de poursuivre leurs travaux.

A l'arrivée de la police, ils escaladèrent le toit de la bâtisse et descendirent dans la cour du Séminaire au moyen d'un câble qui avait été fixé à cette fin.

Il y avait dans le coffre-fort près de \$300,000 qui n'ont pas été touchées. Le chef de police Penton, le juge Coursol, les détectives et les officiers de la banque se rendirent le matin de bonne heure pour examiner les lieux.

Une pompe à air dont les voleurs se sont servis pour pomper l'air du coffre-fort après que les joints de la porte eurent été enduits de mastic, et qui a été aussi abandonnée, est évaluée à \$200. Tous les outils sont de première qualité.

La police soupçonne certains individus d'être les auteurs du coup, mais on n'a encore mis la main sur personne.

L'ESPRIT BONAPARTISTE

L'on s'étonne souvent du pouvoir que conserve en France le parti bonapartiste, mais les chiffres qui suivent expliquent jusqu'à un certain point ce prestige qui s'attache encore au gouvernement de l'Empereur Napoléon III. Avec la prodigieuse quantité de fonctionnaires publics qui sont nommés par le gouvernement, l'empereur a dû, pendant les 18 années de son règne, pourvoir toutes les carrières publiques de personnes attachées à sa dynastie; et la majeure partie de ces fonctionnaires sont difficilement changés, les uns à cause de la liquidation de leurs pensions de retraite qui viendrait à un moment diffi-

cile, grever le budget de nouvelles charges; les autres à cause de leur inamovibilité comme la magistrature, par exemple, si nombreuse en France et si influente par le respect qu'elle inspire.

Ainsi, l'on peut dire que la magistrature toute entière est bonapartiste, que toute l'administration inférieure, les bureaucrates, commis, etc., etc., des divers départements du ministère sont attachés au parti. Ajoutons que sous l'administration supérieure, celle qui dirige les élections dans chaque département, dans les arrondissements, la majorité appartient encore au même parti. Ainsi, les préfets de départements sont au nombre de 87; de ce nombre 40 ont été nommés par l'Empereur, 4 par le gouvernement de la Défense Nationale, 27 par M. Thiers, 6 par le Maréchal MacMahon. Les secrétaires généraux sont au nombre de 89: 44 doivent leur nomination à l'Empereur; 2 à la Défense Nationale; 21 à M. Thiers; 22 à MacMahon. Les sous-préfets sont au nombre de 275. L'Empereur a nommé 110 d'entr'eux, la Défense Nationale 12, M. Thiers 75 et le Maréchal MacMahon 78. Peut-on s'étonner de l'influence et de la vitalité du parti Bonapartiste?

NOS GRAVURES

DE VIENNE A PARIS, A CHEVAL, EN QUINZE JOURS

Un lieutenant de hussards hongrois, M. de Zubowitz, avait parié au jockey-club de Vienne, de faire le trajet de cette ville à Paris en quinze jours, et sur le même cheval.

Or, il y a 278 lieues françaises entre Vienne et Paris, ce qui donnait pour chaque journée 18 lieues et demie. Des sommes considérables ayant été aussitôt engagées pour et contre, le départ eut lieu le 25 octobre. M. de Zubowitz, naturellement, n'emportait avec lui aucun bagages. Le trajet se fit à un trot modéré, en alternant avec des temps d'allure au pas. Un journal signale cette particularité, dont nous lui laissons la responsabilité, que, pendant les sept derniers jours du voyage, M. de Zubowitz, qui soignait lui-même sa monture, sentant bien que, si l'animal se couchait, il se relèverait amolli par ce repos trop complet, passa les nuits près de lui, un fouet de chanvre à la main, pour l'obliger à rester debout.

L'infatigable cavalier a gagné son pari. Le 7 novembre, à onze heures précises, il faisait son entrée à Paris, en avance de deux heures sur le temps rigoureusement fixé pour son arrivée. Il avait cependant perdu près de deux jours, par suite de divers accidents de route: un clou entré dans un des pieds antérieurs de son cheval une ruade reçue par le même cheval à la hanche, et quelques heures dépensées par le cavalier à chercher et à retrouver son chemin perdu dans je ne sais quelle forêt.

M. de Zubowitz est entré à Paris par la place du Trône, où un certain nombre de sportmen s'étaient rendus pour attendre son arrivée. C'est cette arrivée triomphante que représente notre dessin fait d'après nature. Malgré les 1,112 kilomètres, la monture de M. de Zubowitz n'avait vraiment pas l'air fatiguée, bien qu'elle boitât un peu par suite des accidents dont nous avons parlé.

Cette monture qui est une jument, et se nomme *Caradoc*, est la propriété de son cavalier. Sa robe est bai-brun, et elle est âgée, dit-on, de sept ans. Pour M. de Zubowitz, c'est un homme d'une trentaine d'années, à la tournure militaire, et appartenant à une des meilleures familles de Hongrie.

NOËL

Le jour de Noël est à la fois une fête religieuse et une fête de famille. Nous célébrons la naissance du Sauveur à Bethléem, et en même temps un anniversaire qui rappelle les plus douces joies de l'enfance. L'artiste, M. Génot, a su rendre cette double pensée. Il y a ajouté, — sommet, à gauche, une scène sur laquelle nous attirer l'attention. Ce gros ministre avec son portefeuille, et ces humbles solliciteurs, c'est d'une vérité parfaite.

L'AMNISTIE

Le Gouverneur est sur son trône. MacKenzie, d'un côté, et Letellier de l'autre, lui donnent des conseils contradictoires. Blake, avec sa motion offrant \$5,000 pour la tête de Riel; Bowell avec sa motion d'expulsion; Mousseau avec sa motion d'amnistie; Jetté, prêt à faire le coup de main, tous viennent devant Lord Dufferin attendre la réponse qu'il va faire à la jeune province de Manitoba qui, sans doute après avoir fait un discours, a brisé son arc dans un mouvement de colère. Ces personnages ont chacun une idée: qui l'emportera?

MONTREAL-OUEST

Tom White nourrit encore une espérance fondée sur l'inconstance du peuple, que les philosophes comparent souvent à une femme coquette, toujours prête à de nouvelles noces. En attendant, Fred, MacKenzie lui fait manger de l'avoine.

LONDON, ONT.

La ville de London, province d'Ontario, est une des plus jolies du pays, et en même temps une des plus riches. Notre gravure est très-fidèle.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine."

"The one thing worth showing to mankind is a human soul."

(BROWNING.)

V.

(Suite.)

Dans cette nouvelle catastrophe, je n'avais pas sans doute de reproches directs à m'adresser, comme je l'avais craint d'abord, cependant je ne m'y sentais pas complètement étrangère. Cela suffisait pour ajouter un degré de plus à la profonde et solennelle gravité de mes réflexions, et j'y demeurai plongée pendant si longtemps, que la pauvre Livia s'effraya de mon immobilité et de mon silence.

—Parle moi, Gina, dit-elle, je t'en conjure! Oh! pour quoi, dis-le moi, pourquoi as-tu caché tant de choses à ta pauvre sœur? Qui pouvait deviner que tu aimais ce malheureux? Toi! aimer quelqu'un à notre insu à tous! était-ce possible à concevoir?... Chère petite, tu sais que je ne t'ai jamais grondée, et que je ne te gronderais pas; mais dis-moi: est-il vrai que tu échappais à la surveillance de ta mère, à celle d'Ottavia, pour descendre au jardin et y attendre Flavio? Est-il vrai que c'est ainsi que tu lui as donné un jour le bouquet que tu parlais?... Est-il vrai que plus d'une fois...

L'excès de la surprise m'avait complètement arrachée à ma stupeur, et je l'interrompis vivement, en devenant rouge comme du feu:

—Jamais! jamais! jamais! m'écriai-je.—Et cette parole eût convaincu les plus incrédules, car elle avait l'accent inimitable de la vérité. Je n'aimais point Flavio Aldini... Je ne l'ai pas rencontré une seule fois sans témoin!

Livia à son tour me regarda étonnée:

—Tu ne l'aimais pas?... Tu ne l'as jamais rencontré seule?... Tu ne lui as donné ni fleur ni bouquet?...

Je l'arrêtai, car je ne pouvais pas mentir, et mon cœur battit plus vite, lorsque je lui dis:

—Une fois, oui, Livia, c'est la vérité: une fois, sans lui parler, je lui ai jeté de loin un oeillet que je portais dans mes cheveux.

—Une fois... de loin? Eh bien, alors, dis-moi où et quand tu as fait cela?

Je ne répondis pas, et une foule de pensées traversèrent mon esprit avec la rapidité de l'éclair. Grâce à un hasard inouï, il était évident que personne ne savait exactement ce qui s'était passé. Un récit amplifié par la fatuité de Flavio avait circulé vaguement. Mon frère, mon père, ma sœur elle-même, avaient accepté cette version lointaine et altérée de la vérité; et sans bien comprendre la portée des faits allégués contre moi, je sentais qu'à leurs yeux je passais pour plus coupable que je ne l'étais réellement; et cependant pour rien au monde, je n'aurais voulu les démentir. On me jugerait plus sévèrement que je ne le méritais, qu'importe? N'étais-je pas assez coupable pour tout accepter humblement? Ne me suffisait-il pas d'être sûre maintenant que ma mère avait emporté au ciel *notre* secret, pour ne me plaindre de rien et pour supporter sans murmure tous les reproches? Un seul m'eût accablée; celui-là m'était épargné... Tous les autres me semblaient non-seulement légers mais mérités, parce qu'ils ignoraient, plus encore que parce qu'ils croyaient savoir.

Livia attendait patiemment que je sortisse de mon long silence.

—Tu sais que je ne suis pas menteuse, lui dis-je enfin.

—Non, aussi je te crois toujours.

—Eh bien, Livia, je t'en conjure, crois-moi en ce moment, sans m'en demander davantage... Et puis, ajoutai-je d'une voix suppliante, ne répète pas ce que je viens de te dire, et ne cherche à me justifier auprès de personne.

Ma bonne sœur me regarda attentivement, puis elle appuya doucement sa tête contre son épaule.

—Pauvre Gina? me dit-elle. Va, je te crois et je t'aime. Je ne te demanderai plus rien.

Elle me connaissait bien, Livia; car, avec sa simplicité apparente, elle avait un regard qui savait lire dans l'âme. Elle vit dans la mienne la sincérité et le repentir, et elle vit en même temps sur mon pâle visage et dans mes yeux troublés l'excès de ma souffrance, et son bon cœur s'attendrit. J'étais bien jeune, en effet, pour éprouver tant d'émotions diverses, et bien faible encore pour les supporter. L'habitude des duels, si fatalement fréquents en Sicile, m'avait sans doute accoutumée, plus qu'on ne l'est ailleurs, à des récits tels que celui que je venais d'entendre; mais trouver mon nom mêlé à une si sanglante histoire, mais me sentir la cuse du sang versé dans l'un de ces combats; mais apprendre la fin tragique, dans l'autre, de celui qui avait apparu un instant dans ma vie comme l'un de ces météores, précurseurs brillants et funestes de malheurs et de morts! c'en était plus que ne pouvaient supporter mes forces et mon âge.

Livia s'en aperçut:

—Viens, *carina*, me dit-elle... Appuie-toi sur moi; tu as besoin de repos.

Je me levai en effet pour gagner un vieux canapé en damas rouge, placé à l'autre extrémité de ma chambre, plus vaste en ses proportions que riche en ameublement; mais à peine debout, je me sentis défaillante, et je m'appuyai contre la table pour ne pas tomber. Livia courut à la hâte chercher un peu d'eau froide, avec laquelle elle m'aspergea le visage. Je me remis bientôt; mais j'étais encore pâle et défaite lorsque Ottavia parut. Elle m'avait laissée, une heure auparavant, fort bien portante. En me retrouvant ainsi, elle s'élança vers moi, et avec tout autant d'impatience que d'effroi, elle s'écria:

—Elle était si bien ce matin! Jésus, que lui est-il donc arrivé?

Et après avoir regardé Livia en dessous avec défiance,

elle leva le petit doigt et l'index de l'une de ses mains, en fermant tous les autres doigts... Elle s'était détournée pour faire ce geste, dont la signification est trop connue dans notre pays (1) et il fut si prompt, que j'espérais avoir été la seule à l'apercevoir.

—Quelle folie! dis-je vivement et sèchement à Ottavia en m'emparant de sa main et la cachant dans les miennes... Allez-vous maintenant me traiter comme si j'étais une vieille femme ou une infirme? Me voilà, grâce à Livia (j'appuyai sur ces mots), tout à fait remise.

Ottavia, moitié fâchée, moitié contrite, allait se retirer; mais Livia lui fit signe de rester, et après m'avoir encore une fois embrassée en me serrant la main, elle sortit de la chambre sans dire une parole.

VI

On s'étonnera sans doute du petit fait que je viens de raconter, et on trouvera qu'il ne confirme guère ce que j'ai dit plus haut du bon sens et de la piété d'Ottavia. Mais quiconque a habité cette partie méridionale de l'Italie sait qu'on y rencontre une foule de gens dont l'éducation et même la religion ne laissent rien à désirer, et qui cependant ne sont point exempts de la superstition bizarre que je viens d'indiquer. Je laisse aux érudits à prouver que la grande Grèce l'a reçue de la Grèce classique, sa mère; que dans l'antiquité on se servait du même geste ridicule pour conjurer les effets d'une croyance plus ridicule encore, et qu'alors comme aujourd'hui on multipliait le même signe, en forme d'amulettes protecteurs, dans les bijoux que l'on portait et même dans les ameublements dont on était entouré. Je leur laisse aussi le soin d'expliquer comment cette aberration a résisté au temps et au progrès de la civilisation aussi bien qu'aux efforts du christianisme. Tout ce qu'on en peut dire, il me semble, c'est ce que cette superstition se substitue dans ces régions à toutes celles qui abondent dans le nord de l'Europe, et dont l'Italie est exempte. On n'y entend point, en effet, parler, comme en Irlande, en Ecosse ou en Suède, d'apparitions fantastiques et étranges; de fées ou de démons familiers sous les noms de *Bogies* ou de *Banshees*. On s'y occupe moins qu'en Russie de la rencontre d'une personne vêtue de noir, du nombre treize et de ces mille autres extravagants préjugés que le catholicisme a condamnés sans parvenir à les détruire, et que le protestantisme a été beaucoup plus impuissant encore à déraciner. Les ruines n'y sont point non plus, comme en Allemagne, hantées par de lugubres légendes, ou visitées par des fantômes; mais en revanche la *jettatura* y étend son empire et son ombre. Souvent tournée en dérision, et cependant redoutée plus que personne ne peut l'admettre, il n'est pas d'homme, même parmi les plus raisonnables, qui souffre sans déplaisir qu'on lui applique l'épithète fatale, ou qu'elle soit donnée en sa présence à aucun de ceux qui lui sont chers.

Quant à définir comment ce préjugé prend naissance pour chacun, et à expliquer pourquoi on trouve parfois affables de ce nom redoutable des hommes d'un mérite exceptionnel, des femmes jeunes, aimables et belles, de vénérables vieillards, tout autant que ceux dont on chercherait un prétexte pour éviter la présence ou dont l'aspect à quelque chose d'antipathique, cela est impossible. Il suffit le plus souvent d'une circonstance fortuite qui les rend témoins d'un malheur ou d'un accident, et que ce hasard se répète une seule fois et soit remarqué. Le mot vient aux lèvres, vole de bouche en bouche, et la folle prévention s'établit. Il en avait été ainsi pour ma pauvre Livia: une fois, dans mon enfance, il m'arriva un accident dont elle fut témoin, et peu après elle se trouva présente lorsqu'il en survint un autre à une de nos jeunes amies, et un troisième hasard la conduisit un jour, dans une de ses courses charitables, chez un pauvre homme à l'heure où il expirait... On le remarqua, et ce fut d'abord un simple badinage, qui, peu à peu, devint pour elle une source d'humiliation et de chagrin; mais jamais, jusqu'à ce jour, aucun de nous ne s'était permis d'y faire, et sa présence, la moindre allusion. Les agitations qui s'étaient succédées depuis quelques semaines avaient singulièrement troublé l'équilibre et le bon sens de la fidèle Ottavia, en sorte que le geste rapide et involontaire avait suivi la pensée absurde que lui suggéra la terreur, lorsqu'elle me retrouva pâle et bouleversée, appuyée sur le bras de ma sœur.

J'éprouvai de cet incident une si vive contrariété que j'oubliai un instant tout le reste. J'étais irritée contre Ottavia, et je me jetai sur le vieux canapé sans lui parler, dans un accès à la fois de douleur et d'humeur.

J'avais toujours aimé Livia tendrement, mais, à cette heure, c'était sur elle que se portait toute la tendresse brisée ou refoulée de mon cœur. Il me semblait qu'elle seule au monde m'aimait encore; qu'elle seule me séparait de ce qui m'apparaissait comme le néant. Oui, ma mère avait bien jugé qu'elle était, au delà de tout le reste, le besoin véritable et impérieux de mon âme. Comme une fleur meurt privée du soleil, privée de tendresse, je serais morte aussi: je ne comptais pas sur la durée de celle que venait de me témoigner mon frère. Quant à mon père, par comparaison avec le passé, la sienne me semblait éteinte, et maintenant que je savais la raison de sa sévère froideur, je n'espérais plus la désarmer, car je sentais qu'il serait moins indulgent encore pour la vérité, si elle lui était révélée, que pour l'erreur sur laquelle se fondait son attitude nouvelle envers moi. Affliger ma Livia, ma douce sœur, mon amie indulgente et fidèle, c'était donc, en ce moment, me blesser au plus vif de mon cœur.

Je demeurai là tête appuyée sur les coussins du canapé, tandis qu'Ottavia s'empressait dans la chambre, comme si elle eût cherché à me distraire de ce qui venait de se passer. Enfin, elle se rapprocha de moi, et voulut me prendre la main: je la retirai.

—Allons, chère signorina, me dit-elle, pardonnez à votre vieille Ottavia. J'ai mal fait.

—Oui, bien mal, Ottavia, lui répondis-je d'un air grave et presque sévère.

(1) On sait que c'est par ce geste que les habitants du midi de l'Italie croient conjurer le mauvais oeil (*la jettatura*), qu'ils attribuent à quelques personnes.

—Je le sais, et il me semble entendre cette âme bien-heureuse de donna Bianca, quand je vous regarde et je vous entends! Vous lui ressemblez beaucoup, signorina!.....

—Eh bien, Ottavia!... que te dirait-elle si elle était là?.....

—Elle me dirait que ma peur de la jettatura est une folie et un péché. Elle me dirait ce que je sais, ce que je crois, ce que je comprends quand je suis à genoux et que je prie Dieu!... Oh! j'entends bien alors que sa volonté seule s'accomplit en toutes choses. Je n'aime que sa volonté. Je n'ai peur de rien, parce que je sais qu'elle est en tout. Et puis... et puis après cela... quand il me semble que ma chère signorina est en danger, ou bien que je me figure que quelqu'un va lui porter malheur...

—Ottavia!... Ottavia! m'écriai-je tout d'un coup en l'interrompant avec une explosion qui lui fit presque peur... C'est moi! c'est moi et non pas elle qui porte malheur à ceux que j'approche.....

Je fondis en larmes en disant ces mots et, avec la mobilité du très-jeune âge, ce soudain retour sur moi-même effaça un peu l'impression précédente et me ramena tout entière à la réalité du moment, à ma confusion et à mes remords.

Ottavia, comme les autres, avait été informée de ma faute imaginaire, et, comme eux, elle ignorait celle que j'avais réellement commise. Mais elle n'était nullement d'humeur en ce moment à ajouter ses reproches à ceux de ma conscience. Elle me calma donc au contraire en ne me répondant pas, et en me parlant d'autre chose, comme elle savait le faire. J'avais de la piété dans l'âme depuis ma plus petite enfance. Comment aurait-il pu en être autrement sous l'influence bénie qui avait été jusque là la vie de ma vie? Cette piété n'empêchait pas mes défauts; mais elle subsistait en dépit d'eux, et elle devait subsister à travers tous les dangers que me réservait l'aveir; mais elle était, si je puis l'exprimer ainsi, *irré-gulière*. Souvent endormie, jamais éteinte, et parfois ardemment réveillée et vivante... Ainsi, je répétais nonchalamment et avec ennui mon catéchisme. Mais lorsque Ottavia m'en expliquait, à sa manière, le contenu, lorsqu'elle me parlait des sacrements, ou de la vie et des souffrances du Sauveur, ou bien encore, et surtout, de l'autre vie, je devenais de feu! Toute la nature, si belle autour de moi, semblait s'embellir encore, et quand je comprenais bien que tout cela n'était que l'image d'un lieu plus beau, j'aurais voulu sur-le-champ quitter celui-ci pour celui-là!

C'est ainsi qu'en ce moment encore la bonne Ottavia sut me distraire doucement et me parler de Dieu, du paradis, d'une foule de saintes choses, puis d'autres plus indifférentes. Elle en revint aussi à Livia, me jura qu'elle lui ferait oublier ce qui l'avait chagrinée, et me persuada presque qu'elle ne s'en était pas aperçue.

Je la laissai ainsi me parler sans interruption, et d'une voix un peu monotone, jusqu'à ce qu'elle m'eût jeté dans une sorte de demi-sommeil dont mes nerfs surexcités avaient très-grand besoin. Dès qu'elle vit mes yeux s'appesantir, elle plaça sous ma tête un des coussins du grand canapé, et alla doucement fermer les volets des fenêtres par lesquelles entrait de toutes parts l'éclatante lumière, puis elle resta silencieusement près de moi pendant quelques instants. Enfin persuadée que j'étais profondément en forme, elle sortit de la chambre sur la pointe des pieds.

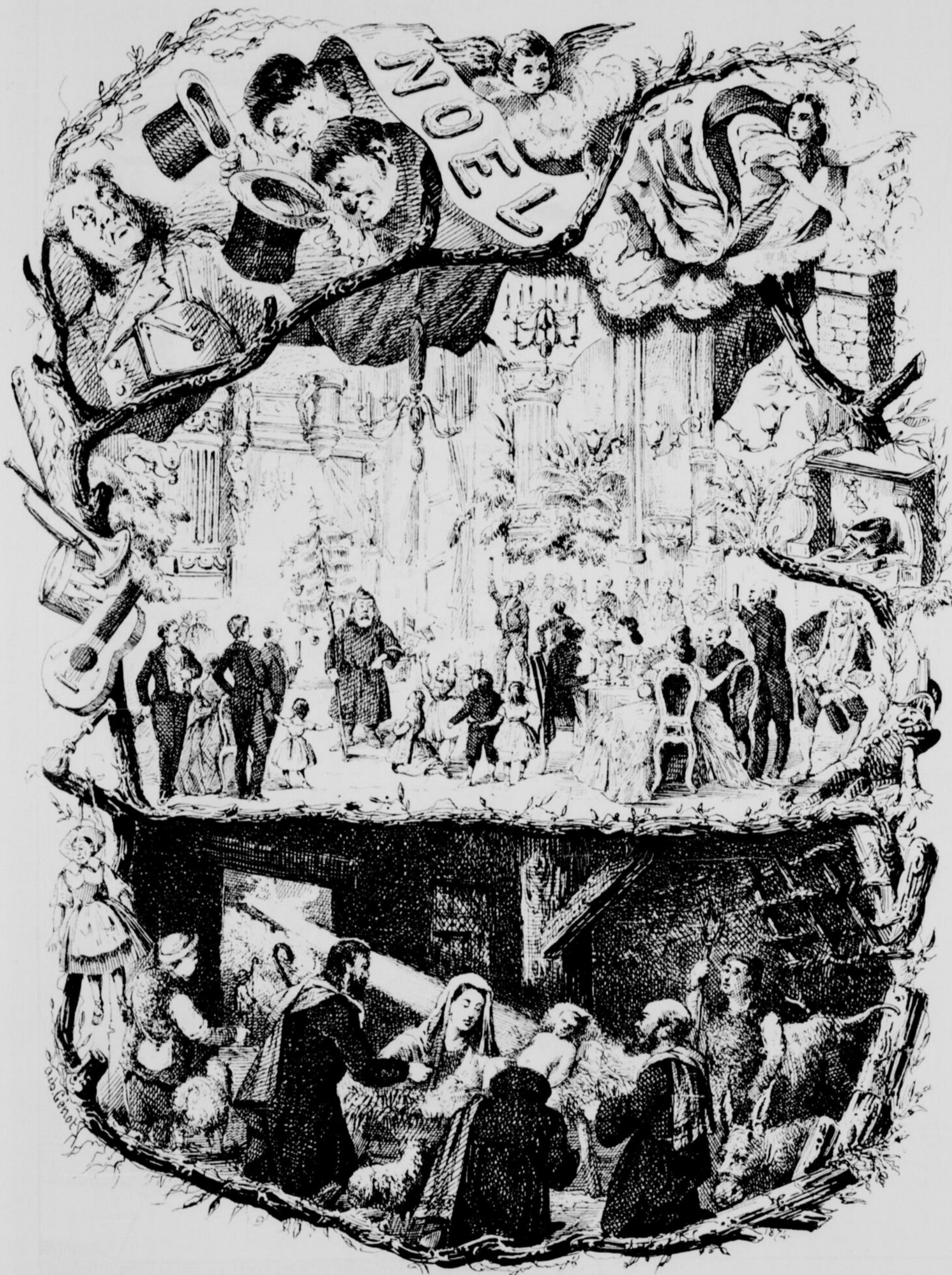
Je ne dormais pas cependant; mais l'attitude où j'étais, la solitude et le profond silence de ma chambre, me causaient un grand apaisement. Je demeurai ainsi bien longtemps livrée à mes pensées nombreuses et complexes. De longues années se sont écoulées depuis ce jour, d'autres et de plus dangereuses tentations, aussi bien que de plus rudes épreuves, sont venues m'assaillir, et cependant je n'ai point oublié ce que furent mes réflexions.

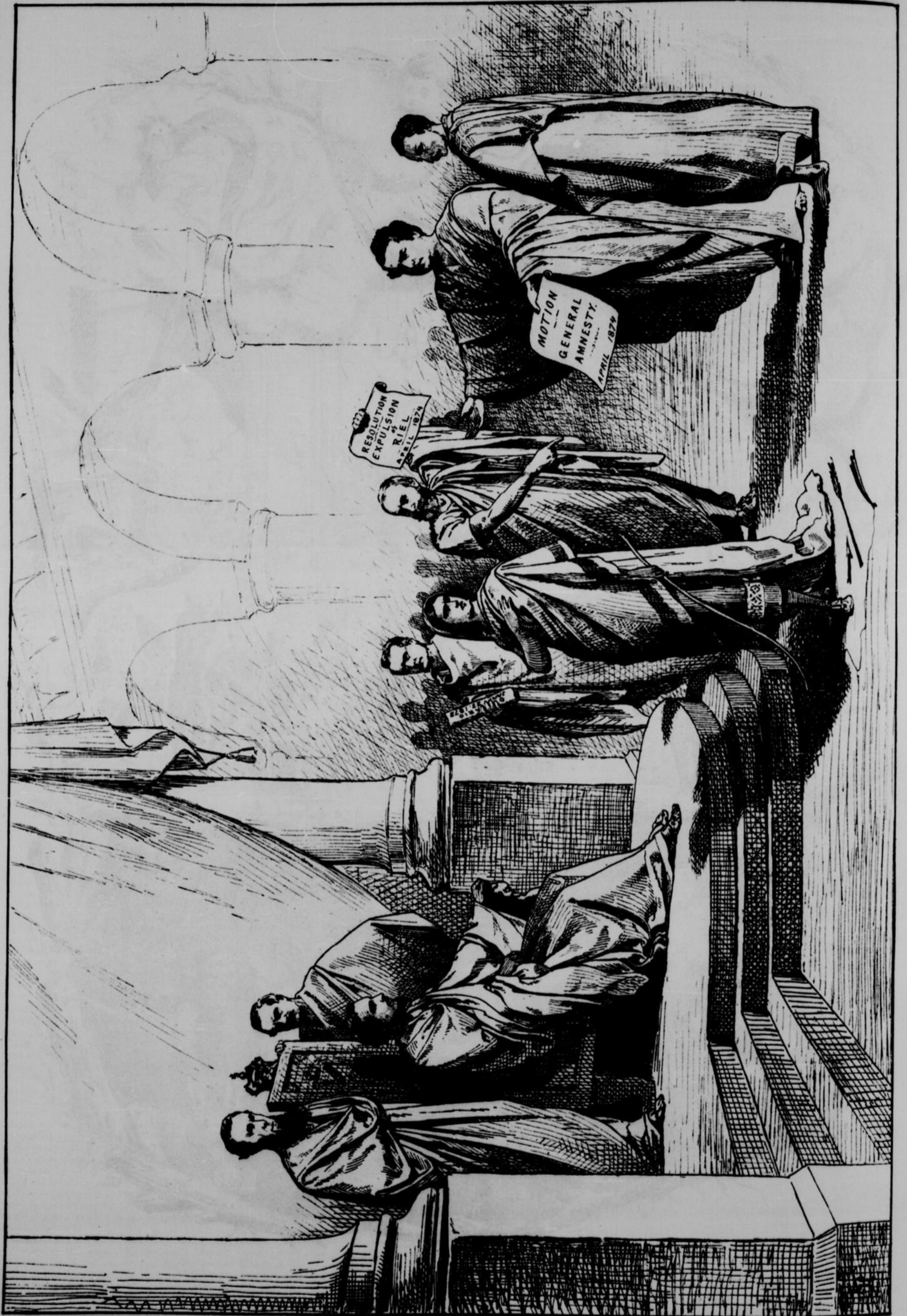
Ma vanité venait d'être brisée pour toujours, comme la surface glacée de l'eau profonde est souvent brisée par un choc soudain. Elle n'existait de même, chez moi, qu'à la surface, elle n'était pas la vérité, et elle n'était pas le danger de ma nature. Dans tout le reste de ma vie, je ne me souviens plus que d'une heure, *une seule!* pendant laquelle j'éprouvai de nouveau ce vertige... Mais cette heure était loin de celle dont je parle. En ce moment, je pouvais me dire avec assurance que le désir de Mario était réalisé, que j'étais effectivement et radicalement guérie, et que ma vanité était devenue horrible à mes yeux, par tout ce que j'y rattachais de pénibles et cuisants souvenirs.

Ma santé se ressentit un peu cependant des agitations de cette journée, et j'en profitai pour ne pas quitter ma chambre. Pendant plusieurs jours, je demeurai ainsi renfermée, ne prenant l'air que sur ma terrasse. Je ne voyais mon père qu'un instant le matin et le soir, et le reste du temps, je le passais avec Livia. Était-ce véritablement oublié? était-ce empire sur elle même?... mais il m'avait été impossible de découvrir si l'incident qui m'avait tant affligé avait passé pour elle inaperçu ou non. Je finis enfin par me persuader à cet égard ce que je désirais.

Livia était douce et pourtant très-résolue. Elle ne se laissait jamais entraîner à dire ce qu'elle voulait taire, ou à faire ce qui lui était interdit, soit par sa propre volonté, soit par celle des autres. Mais ce qui la caractérisait avant tout, c'était l'oubli d'elle-même. Je ne remarquais pas cela alors. A quinze ans, on subit les impressions sans songer à les définir; on est repoussé ou attiré par un caractère sans savoir l'analyser, mais en faisant cette revue rétrospective, non seulement des incidents de ma vie, mais des derniers replis de ma conscience, je comprends bien la différence qui existait entre la caractéristique de ma sœur et le mien. Elle vivait dès sa jeunesse en dehors d'elle-même (voilà sublime et simple, de hautes ignorées), indifférente à ses propres desirs, à ses propres inclinations, et même à ses propres souffrances; tandis que moi, j'interrogeais sans cesse mon cœur, mon âme, mon esprit, et je leur cherchais un aliment, comme on cherche l'eau et la nourriture lorsque la faim et la soif pressent et tourmentent.

(A continuer.)



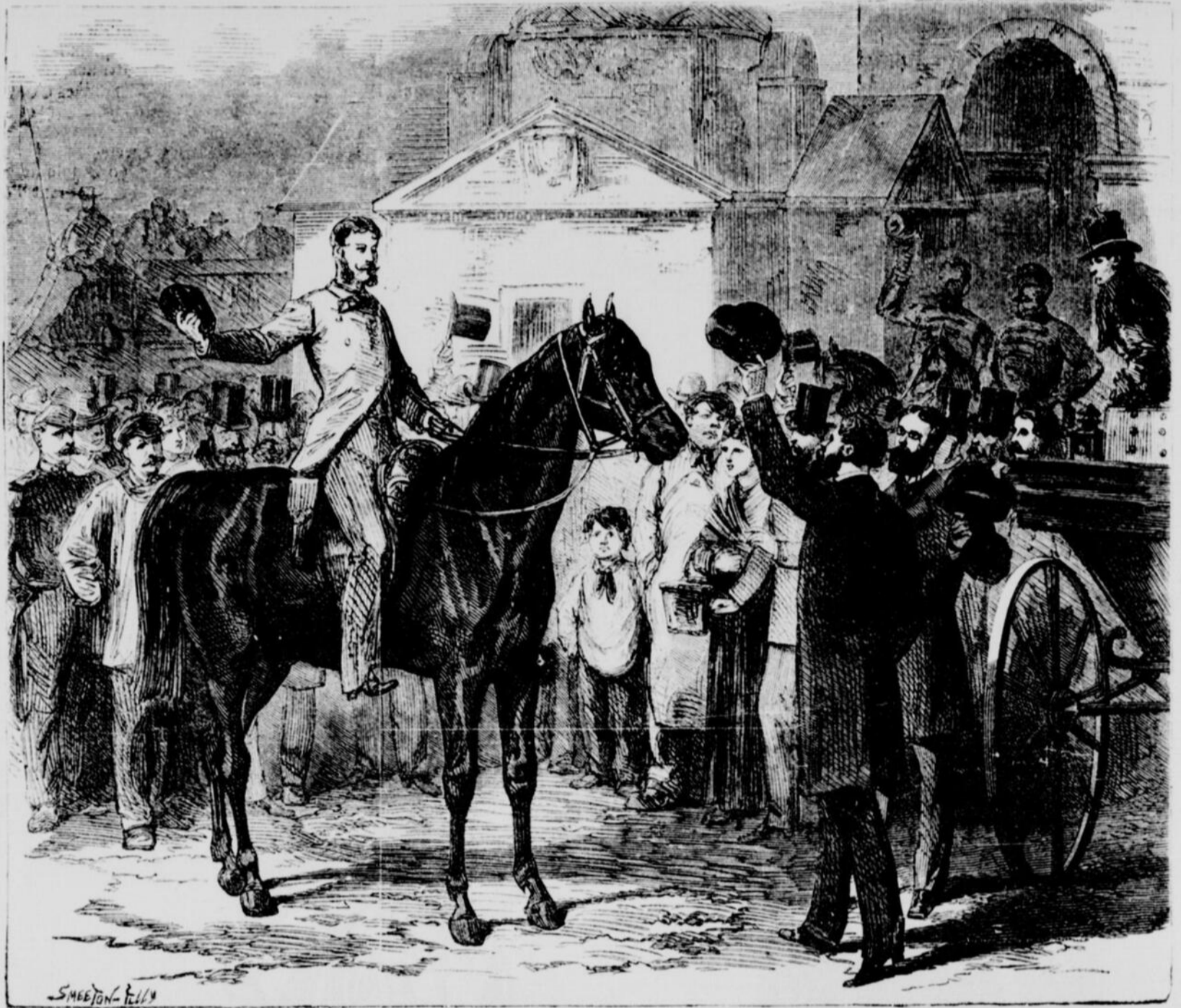


LA QUESTION DE L'AMNISTIE



MONTREAL-OUEST

"Ne dis rien, Tom, je redeviendrai veuve. . . ."



DE VIENNE A PARIS, A CHEVAL, EN QUINZE JOURS—ARRIVÉE DE M. DE ZUBOWITZ A PARIS SUR LA PLACE DU TRONE



VUE DE LONDON, ONTARIO

DE TOUT UN PEU

Triste histoire.

Un boucher possédait une pie; bavard et intelligent au-delà du possible, l'oiseau faisait la joie de la maison. Cela dura jusqu'au jour où un maître ébénier, renvoyé par le boucher, imagina de se venger en apprenant à la pie les mots suivants: *C'est de la vache!*

On se figure aisément ce que cette phrase, dit même par une simple pie, a de désobligeant pour un boucher qui a la prétention de ne débiter que du bœuf!

Sans cesse la pie répétait ces mots malencontreux que le boucher était constamment obligé de démentir avec serments.

A la fin, cependant, le boucher se dit:

—N'est-ce point là une leçon ou plutôt un conseil qui me donne la Providence? Il acheta de la vache et en vendit.

Un jour qu'il servait à une cliente un magnifique filet de vache pour du bœuf, la pie vint se percher devant lui et après avoir regardé de côté le morceau qu'il découpait, ouvrit un bec en criant comme si elle eût voulu Pannoncer à toute la terre: —*C'est de la vache!*

Étonnement de la cliente. Fureur du boucher qui, à bout de patience, prend la pauvre pie et la jette de toutes ses forces comme il eût fait d'une pierre de la boutique.

La malheureuse alla tomber meurtrie et mourante dans le ruisseau qui coulait devant l'étal. Le chien du boucher témoin de cette scène, s'animant, sans trop savoir pourquoi se mit à japper; de plus en plus en colère, le boucher lança un terrible coup de pied au chien, qui poussé par le choc, alla tomber dans le ruisseau auprès de la pie.

Alors l'oiseau, réunissant toutes ses forces, souleva doucement sa petite tête et de sa voix enrouée murmura doucement à son compagnon d'infortune: Tu as donc dit aussi que c'était de la vache?

A propos d'artistes, les peintres sont tout en l'air.

Un marchand de tableaux, porteur d'un grand nom, avait fait déposer chez lui pour un demi-million d'objets d'art.

En une nuit, il a emballé pour 400,000 francs de toiles, œuvres bien signées; puis il a filé à l'étranger.

On court après lui. — Pa rattrapé.

Il faut espérer cependant que la leçon ne sera pas perdue.

En général, les artistes sont trop confiants. Le premier chien coiffé qui se présente à eux, pourvu qu'il soit bien couvert, peut emporter avec lui ce qu'ils ont de plus précieux.

Un jour un inconnu demande à voir Redouté, le peintre des roses.

L'homme était costumé en parfait gentleman.

—Monsieur, dit le visiteur avec un léger accent anglais, je viens de la part de mon ami A*** (une notabilité de la Banque); il vous prie de me confier votre nouveau tableau (*Roses, lis et oisillons*). Une heure lui suffira pour le voir. Il est probable qu'il l'achètera, après l'avoir vu.

En même temps, il montrait la carte de visite du banquier A***.

O carte de visite! que de floueries commises, grâce à toi!

L'artiste n'hésita pas.

—Tenez, dit-il à l'inconnu en lui tendant son chef-d'œuvre, prenez-le.

Au bout de deux heures, il apprenait que l'homme était un échappé de Toulon qui s'était sauvé avec sa toile.

—Le malheureux! s'écria Redouté, en une minute il m'a volé pour 15,000 francs de fleurs!

Ce mot fut toute sa vengeance.

A propos des vociférations des écoles, un trait curieux:

Sous Louis-Philippe, MM. les bousignots du Pays-Latin s'étaient mis tout à coup en tête de décommander M. Hippolyte Royer-Collard, le neveu du célèbre philosophe de ce nom.

A son cours de l'École de médecine, ils se coalisèrent d'abord pour imiter le cri des animaux, le miaulement du chat, le chant du coq, le hennissement du cheval.

—On ne devrait entendre ici que la voix de l'An, dit le professeur.

Ces mots allumèrent un déchaînement général, une tempête.

Les étudiants poursuivirent M. H. Royer-Collard dans la rue.

Cinq cents se mirent à ses trousses et le conduisirent avec des imprécations, par la rue Mazarine, jusqu'au pont des Arts.

Dans ce temps-là, pour traverser le pont, tout passant payait un péage d'un sou.

En avançant vers le buraliste, le professeur lui jeta vingt-cinq francs.

—Mais, monsieur, dit ce dernier, ce n'est qu'un sou.

—C'est vingt-cinq francs, répondit M. H. Royer-Collard, ces cinq cents polissons sont avec moi.

Un des poursuivants était si outré que, ne trouvant pas de pierre ni de caillou, il arracha de ses pieds un de ses souliers pour le lui jeter à la tête.

Le grand nombre d'Anglais qui explorent Paris en ce moment nous remet en mémoire une expression fantaisiste dont on ignore gé-

néralement l'origine: *C'est un Anglais*, pour désigner un créancier.

Le roi de France Jean le Bon, ayant été fait prisonnier par les Anglais à la bataille de Poitiers, en 1356, nos vainqueurs exigèrent pour sa rançon une somme de 12 millions.

C'était, relativement aux derniers faits de notre époque, une somme légère, mais il faut croire que si la France fut depuis assez riche pour payer sa gloire, elle se trouvait alors fort pauvre pour solder ses revers.

On créa donc des impôts extraordinaires, et chacun dut contribuer ainsi à la délivrance du roi. Néanmoins quel que fut le plaisir des Français à arracher Jean le Bon de la captivité, ils en conçurent contre leurs ennemis une certaine rancune, et l'expression: *Nos créanciers*, pour désigner les Anglais, devint tellement en usage que bientôt, par une figure analogue, on n'appela plus un créancier qu'un Anglais.

L'acteur dramatique X... fumait l'autre jour un cigare dans le cabinet du directeur d'un théâtre de genre. Naturellement on causait théâtre.

—Mon cher, s'écria tout à coup X..., il me vient une idée superbe, admirable, avec laquelle on peut, je crois, obtenir un immense succès. Il est vrai qu'elle est d'une audace!

—Et laquelle?... demanda le directeur.

—Si j'essayais sérieusement une pièce où il ne serait pas question d'adultère!

Une bien jolie anecdote que nous cueillons dans une histoire du second Empire qui vient de paraître:

A un bal costumé donné par M. de Morny, Mme de Castiglione apparaît en dame de cœur.

Pendant quinze jours, ce costume avait été le grand événement de Paris. La belle comtesse portait un cœur brodé à la jarrettière.

Une grande dame (était-ce de la jalousie, était-ce de l'austérité?) s'approcha d'elle, et lui dit à travers le masque:

—On n'aurait jamais pu croire que vous aviez le cœur si bas.....

X... est un poseur comme on en voit peu. Il trouve moyen, à propos de tout, de faire, comme on dit vulgairement, de la poussière.

Il disait:

—Le général X... et moi nous avons été camarades d'école.

—A quelle école donc étiez-vous avec lui, lui demande-t-on l'autre jour, à l'École polytechnique ou à St. Cyr?

—Mais non, répondit-il en balbutiant un peu, c'était à l'école... de natation.

Par un grand vent, sur la plage:

—N'avez-vous pas peur de voir le vent en porter votre chalet?

—Impossible, il est trop chargé d'hypothèques.

Napoléon Ier, qui était très justement fier d'avoir reconstitué le Conseil d'Etat, assistait presque régulièrement à ses assemblées générales, quand la guerre lui en laissait le temps. C'est là qu'un jour, tandis qu'on rédigeait le Code civil, il fit un mot très drôle.

On discutait cet article: "La femme doit suivre son mari." Napoléon y tenait fort.

—Mais enfin, s'écria un vieux conseiller, que fera le mari si la femme ne veut pas le suivre?

—Eh! bien, s'écria l'empereur il pourra la sommer!...

Latude a laissé la réputation d'un éleveur de rats très-remarquable. Pétisson ne craignait aucune concurrence pour l'éducation des araignées. Mais tous deux sont dépassés par un voleur du nom de Gustave Malfert, qui est en ce moment à Mazas.

Malfert a réussi en effet à apprivoiser une chauve-souris. Comment a-t-il fait? je n'en sais rien; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que la chauve-souris entre tous les soirs vers huit heures par la fenêtre, se laisse prendre par lui, et exécute une série de tours des plus invraisemblables.

Il l'a fait travailler en présence du directeur de la prison et de l'aumônier, qui ont été des plus surpris.

Quand Malfert aura fini son temps, il aura un moyen d'existence tout trouvé.

De tout temps l'école de médecine a été fort indisciplinée.

C'est pour cette raison que Nestor Roqueplan lui a infligé un surnom qui est plus que jamais de circonstance.

—Ce nid de carabins braillards, disait-il, c'est le Belleville du quartier Latin.

D'après le correspondant berlinois du *Times* de Londres, M. Gladstone a fait hommage au prince de Bismark d'un exemplaire de son dernier pamphlet sur les *Décrets du Vatican*. Cette politesse n'a rien que de très-naturel, étant données les antécédents du chancelier de l'empire d'Allemagne, et la nouvelle attitude du chef des libéraux anglais.

La *Correspondance Universelle* prête un mot bien caractéristique à M. Castelar.

Le Lamartine espagnol était avant-hier en soirée chez la princesse Elise Troubetzkoi. Dès son arrivée, il fut très entouré. La conversation roula nécessairement sur les affaires d'Espagne, puis sur l'intervention de l'Allemagne en particulier. Tout-à-coup un ambassadeur l'interrompit:

—Vous trouvez absurdes les bruits d'intervention étrangère dans la Péninsule; mais si elle venait à avoir lieu?...

—Je me ferais simple soldat carliste, répondit M. Castelar.

Une chose épouvantable est arrivée, 118, rue des Moines à Batignolles. Au second étage de cette maison demeurent deux jeunes mariés, M. et Mme Chabban, qui avaient deux magnifiques aras bleus et rouges. Les deux perroquets habitaient la même cage et semblaient faire très-bon ménage.

Hier matin, on les avait laissés dans l'appartement avec l'enfant de M. et Mme Chabban, nouveau-né de quinze jours. Comment firent les aras, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'ils brisèrent les barreaux de leur cage et en sortirent.

Quand on revint une heure après, on les trouva perchés sur les bords du berceau et déchirant avec leurs bec crochus la figure du pauvre petit être.

Inutile de dire dans quel désespoir sont les parents. Dans le premier moment de fureur, le mari a tué les deux perroquets.

Derniers reflets de la gloire d'un grand poète.—On s'occupe à la fin d'ériger à Mâcon la statue de Lamartine.—Un des projets représente le chantre de *Joelyna* avec son chien favori à ses pieds.—Ce chien était, comme vous vous le rappelez sans doute, un levrier de belle race.

Rue de Lévis, pas très-loin du parc Monceaux, il y a un haras de la race canine.—Un écrivain fort en évidence, à la porte de l'établissement, arrête le passant pour lui dire les merveilles de l'intérieur.

A VENDRE

DEUX LEVRETTES, PROVENANT DU LEVRIER

DE LAMARTINE

PRIX: 200 FRANCS PIERCE

Voilà donc comment finissent les plus belles choses, par un écriteau de bric-à-brac, deux chiens à vendre!

Nous lisons dans *l'Univers* du 19 novembre:

Nous recevons de nombreuses lettres où l'on nous demande des nouvelles de M. Louis Veuillot, en nous pressant de les donner dans le journal même, afin que tous nos lecteurs les connaissent.

M. Veuillot, dont l'état n'a jamais été inquiétant, va mieux, et même va bien. Seulement, comme il n'a pas recouvré ses forces aussi promptement que nous l'avions espéré, le médecin, l'ami qui le soigne lui interdit encore

GARE AUX COMBINAISONS !!

DIRECTION SUPERIEURE

GARANTIE ABSOLUE

COMPAGNIE D'ASSURANCE

STADACONA

CONTRE L'INCENDIE.

CAPITAL:

\$5,000,000

(Autorisé)

BUREAU:

15, PLACE D'ARMES,

MONTREAL.

C. O. PERRAULT, Secrétaire et Agent.

BUREAU DE DIRECTION

Président: J. B. RENAUD, ECR.

P. B. CASORATI, ECR., M.P.

JOHN LANE, ECR.

Vice-Président: HON. J. SHARPLES.

JOHN ROSE, ECR.

CHICÉ TETT, ECR.

HON. E. CHENE, Sénateur.

ALEX. LEMOINE, ECR.

J. G. ROSS, ECR.

CRAWFORD LINDSAY, Secrétaire et Gérant.

DIRECTION LOCALE: THOS. WORKMAN, ECR.; MAURICE CUVILLIER, ECR.; THOMAS TIFFIN, ECR.; AMABLE JODOIN, FILS, ECR.; GEO. D. FERRIER, ECR.

CETTE COMPAGNIE ayant fait le dépôt de rigueur entre les mains du Receveur Général et reçue sa Licence d'affaires est prête à recevoir des risques contre l'Incendie, à des conditions exceptionnelles. Fondée dans le but d'aider le commerce et l'industrie indigènes la direction offrira tous les avantages possibles aux assurés tout en protégeant les intérêts de ses actionnaires.

Encouragez une Institution purement locale et essentiellement Canadienne.

Cette Compagnie, dont le début fait augurer d'un brillant avenir, transige ses affaires au No. 60, RUE ST. JACQUES, en attendant l'inauguration de ses Bureaux sur la Place-d'Armes.

5-32-4-63

Magasin de Meubles
de gout et de fantaisie.



C. E. PARISEAU,
449, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

5-32-3-62

Acte de Faillite de 1869.

DANS L'AFFAIRE DE GEORGE WELLS, DE LA CITE DE MONTREAL, MARCHAND, FAILLI.

Je, Soussigné, DAVID J. CRAIG, de la Cité de Montréal, Syndic Officiel, ai été nommé Syndic dans cette affaire.

Les Créanciers sont priés de filer leurs réclamations devant moi dans le Cours d'un mois, et sont notifiés de s'assembler à mon bureau, No. 11, Rue de l'Hôpital, Mercredi, le 29 Janvier, à 3 heures de l'après-midi, pour l'examen public du Failli, et la disposition des affaires de la Succession en général. Le Failli est notifié d'être présent.

DAVID J. CRAIG,

Syndic Officiel.

Montréal, 14 Décembre, 1874.

5-32-2-66.

INSTITUT TÉLÉGRAPHIQUE

DE LA PUISSANCE.

Des classes de jour et du soir ont été rouvertes le 12 courant. Les Dames et Messieurs qui désirent se qualifier comme Opérateurs Télégraphiques voudront bien s'adresser, personnellement ou par lettre, au No. 75, Rue St. Jacques, Montréal.

En conséquence de l'ouverture de plusieurs lignes de chemins de fer, les Opérateurs Télégraphiques seront en grande demande au printemps.

5-46-8-11.

Fêtes de Noel et du Jour de L'an.

MAISON NOTRE-DAME, (Etablie en 1869.)

E. MATHIEU & FRERE, 88, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

A l'occasion des Fêtes de la Nouvelle Année, La MAISON E. MATHIEU & FRERE, a importé un choix des meilleures Conserves Alimentaires, Epicerie de toutes sortes, etc., etc.

10-50-4-55

Cadeaux! Cadeaux! Cadeaux!

MAISON STE. CATHERINE.

Marchandises Sèches et Nouveautés. PERRAULT & PANNETON, 357, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

Les Soussignés informent les Dames et les Messieurs qu'à l'occasion des Fêtes de Noel et du Jour de L'An ils ont reçu un Magnifique choix de Marchandises Sèches, Nouveautés tels que Dentelles de Laine Perlée, Passementerie, etc., etc.

10-50-4-56

PERRAULT & PANNETON.

HARNAIS ET SELLERIE.

FERD. CAHOREAU,

No. 84, Rue St. Antoine, MONTREAL.

MR. F. CAHOREAU, SELLIER, a ouvert un Etablissement de Sellerie à côté de la Manufacture de Voitures de MM. LABIVIERE, Carrossiers. Mr. CAHOREAU recevra toutes Commandes qui lui seront données et il saura satisfaire les Personnes qui l'honoreront de leur confiance.

10-50-4-49

F. CAHOREAU.

Etrences! Etrences! Etrences!

PATISSERIES ET BONBONS FRANCAIS.

LA JOIE DES ENFANTS ET DES FAMILLES.

V. DEOM,

Patissier-Confiseur, No. 560, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

MR. V. DEOM Informe les Familles qu'il Confectionne des Patisseries délicieuses. A l'occasion des Fêtes de Noel, du Jour de l'An et des Rois, il a Fabriqué toutes sortes de Bonbons pour Etrences et pour Desserts. Aussi un choix de Coniseries et de Bonbons Français. Venez acheter à bon Marché.

10-50-4-43

V. DEOM.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

MAISON ETABLIE DEPUIS 40 ANS.

J. B. SENEAL, SELLIER,

No. 46, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

MR. J. B. SENEAL, Avantagementement connu du Public, a Transporté son Domicile au No. 46 de la Rue Notre-Dame. On trouvera toujours dans ses Magasins un grand Assortiment de Harnais, Colliers, Fouets; Selles pour Dames & Messieurs, etc. Toutes ces Marchandises sont importées des meilleures Fabriques d'Europe & D'Amérique. Mr. SENEAL se charge aussi de Réparations. Les ordres sont promptement exécutés.

10-50-4-46

Annonces de Quebec.

Etrences du Jour de l'An.

ALPHONSE DION, MARCHAND-EPICIER,

Coin des Rues St. Jean et St. Eustache, QUEBEC.

Pour les Fêtes de Noel et du Jour de l'An, Mr. A. DION a fait achat de Vins, Liqueurs et Spiritueux de qualité supérieure. Les Amateurs de bonnes choses trouveront dans les Magasins de Mr. DION tout ce qu'ils désireront en articles d'Epicerie, Amandes, Raisins, Fruits, Sardines, Olives, etc. Prix très-modérés.

5-52-2-13.

Fêtes de Noel et du Jour de l'An.

PHI. BRUNET,

Horloger et Bijoutier, ST. ROCH, QUEBEC.

A l'occasion des fêtes du jour de l'an, M. BRUNET vendra à des prix très-réduits. Les familles sont instamment priées de venir visiter son établissement.

5-51-3-12

Fêtes de Noel et du Jour de l'An.

N. S. HARDY,

Libraire-Importateur

4, RUE NOTRE-DAME,

BASSE-VILLE, QUEBEC.

De magnifiques objets d'étrences du jour de l'an ont été reçus par M. HARDY. Articles de fantaisie du dernier goût; statues, vases, livres dorés, etc. On trouvera aussi chez M. HARDY les meilleurs vins O'Porto, Sherry, Bordeaux, Liqueurs fines, Gin, Vins analysés, etc.

5-51-2-15

Fêtes de Noel et du Jour de l'An.

BELANGER & GARIPEY

Marchands de Fers,

9 & 9 1/2 RUE DE LA FABRIQUE,

QUEBEC.

MM. BELANGER & GARIPEY ont reçu d'Europe un Assortiment complet d'Articles d'Argentierie James Dixon's et coutellerie "Rodgers" provenant des meilleures Fabriques. On trouvera dans leurs Magasins tout ce qu'il est possible d'imaginer pour Cadeaux d'Etrences, etc., etc.

5-51-2-17

CADEAUX DU JOUR DE L'AN.

J. B. Z. DUBEAU,

MARCHAND-EPICIER,

28, Rue de La Couronne,

ST. ROCH, QUEBEC.

A l'occasion des Fêtes de Noel et du Jour de l'An, le Soussigné a importé d'Europe les Liqueurs Françaises les plus fines tels que Cacao-Chouva, Anisette de Bordeaux, Crème d'Anis, Huile de Rhum, Curaçao, Marasquin, Punch au Kirsch, Punch au Rhum, etc., etc. Un choix complet de très-bonnes Eaux-de-vie, Brandy, Genièvre et Vins d'excellente qualité. Aussi Epicerie de tous genres, à des prix réduits.

5-51-3-29

J. B. Z. DUBEAU.

ETRENNES DU JOUR DE L'AN.

I. P. DERY,

LIBRAIRE,

Importateur de Livres de Piété, Articles de Bureau, &c.

No. 47, RUE ST. PIERRE,

BASSE-VILLE, QUEBEC.

MR. DERY vient de recevoir d'Europe un Assortiment complet d'Articles pour Cadeaux du Jour de l'An. Boîtes à Ouvrage, Albums en Cuir de Russie, Chapelets montés en Argent, etc. Livres Dorés, Images et Gravures, Objets de Piété en général, etc., etc. Aussi une quantité d'excellents Vins Analysés, Brandy, etc., etc.

5-51-2-25

Fêtes de Noel et du Jour de l'An.

J. A. LANGLAIS,

LIBRAIRE,

Importateur de France, d'Angleterre et de toutes les parties de l'Europe,

61, RUE ST. JOSEPH, ST. ROCH,

QUEBEC.

A l'occasion des Fêtes du Jour de l'An, le Soussigné a importé d'Europe les plus beaux choix d'Articles de Fantaisie et de Goût. Aussi un Assortiment de Vins et Liqueurs. On trouvera dans son Magasin les meilleurs Crus d'O'Porto, Muscat, Brandy, Gin, Cherry, etc., etc. Prix très-réduits.

5-51-3-18

J. A. LANGLAIS.

Fêtes de Noel et du Jour de l'An

A. BELANGER,

DOREUR ET FABRICANT DE MOULURES

POUR CADRES,

No. 9, RUE ST. JEAN,

(En dehors des Murs),

QUEBEC.

Mr. BELANGER a constamment en main un assortiment complet de Cadres de toutes formes et de toutes dimensions. Les amateurs de jolies Gravures, de magnifiques Chromos sont instamment priés de venir visiter les vastes magasins de Mr. BELANGER, qui possède le plus grand assortiment de Glaces de Miroirs de Québec, etc., etc.

10-49-4-14

AUX MESSIEURS DU CLERGÉ.

ALMERAS & OUELLET,

DOREURS, ARCHITECTES ET SCULPTEURS,

12, RUE ET FAUBOURG ST. JEAN, QUEBEC.

MM. ALMERAS & OUELLET ont le plaisir d'informer Messieurs les membres du Clergé et le public en général qu'ils sont prêts à exécuter tous les travaux qui leur seront confiés, tels que Dorure, Architecture, Sculpture, Peinture, Réparation de Tableaux, etc. MM. ALMERAS & OUELLET ont engagé les meilleurs ouvriers dans cette branche. Ils ont aussi en main un assortiment complet de Moulures, Glaces de Miroirs, Chromos représentant de magnifiques Sujets, Gravures sur bois et sur Acier, Cadres de toutes dimensions, etc. Tous ces articles seront vendus à très-bas prix à l'occasion des Fêtes de Noel et du jour de l'An.

10-49-4-5

CADEAUX DU JOUR DE L'AN.

O. CÔTE,

Manchonier et Marchand de Pelleteries.

COIN DES RUES ST. JEAN ET PALAIS, H. V., QUEBEC.

LA MAISON CÔTE, avantageusement connue, vient de recevoir des articles en Fourrures de premier choix et du dernier goût. Les personnes qui désirent faire des présents d'étrences trouveront dans les magasins de Mr. CÔTE le beau, le bon et surtout le bon marché. Les Fourrures les plus riches et les plus variées, telles que Manchons, Boas, Victorines de Vison et Loup Marin de la mer du Sud, Casques pour Messieurs, Dames et enfants, etc., etc.

10-49-4-9

ETRENNES DU JOUR DE L'AN.

LEPINE & DARVEAU,

LIBRAIRES,

12, RUE DE LA FABRIQUE, QUEBEC.

MM. LEPINE & DARVEAU ont reçu d'Europe, par les derniers Vapeurs, de fort jolis articles pour les fêtes de Noel et du jour de l'An. On trouvera dans leur établissement le beau, le bon et surtout le bon marché. Les familles sont invitées à visiter leur Librairie; elles y trouveront ce qu'il y a de plus recherché en Vases de Porcelaine, Statuettes, Livres Dorés Français et Anglais, Gravures et images d'une Variété infinie, objets de Piété de toutes Sortes, Croix de bois sculptés, imitation d'Ebène, Crucifix d'Ivoire. Toutes ces marchandises proviennent des premières fabriques de France. MM. L. & D. offrent aux amateurs de bons Vins et de bonnes Liqueurs, les Crus les meilleures tels que Vins de Bordeaux, d'O'Porto, Sherry, Vins Blancs, Brandy, Gin, Cognac, etc., etc.

10-49-4-6

Cadeaux du Jour de l'An.

J. HAMEL & FRERES,

IMPORTATEURS,

Rue Sous-le-Fort, B. V.,

QUEBEC.

LA MAISON HAMEL & FRERES vient d'Importer de Paris et de Londres, à l'occasion des Fêtes de Noel et du Jour de l'An, un Assortiment complet d'Articles de Fantaisie et de haute Nouveauté pour Dames et Messieurs. On trouvera dans leurs Magasins tout ce que le bon Goût et la Mode ont su inventer de plus élégant. Les prix seront très-réduits. Une visite est Sollicitée.

5-50-4-23

Cadeaux du Jour de l'An.

THEOPHILE HUDON,

IMPORTATEUR,

COIN DES RUES ST. JOSEPH et de la COURONNE,

St. Roch, Quebec.

LA MAISON TH. HUDON vient de recevoir de France et d'Angleterre un Magnifique choix d'Articles de la plus haute Nouveauté pour Cadeaux du Jour de l'An. Les Dames et les Messieurs trouveront dans cette Maison tout ce que la Mode à de plus élégant et de plus recherché. Les Ventes se feront à prix réduits.

5-50-4-24

FETES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

EMILE JACOT,

Bijoutier-Horloger,

37 RUE DE LA COURONNE, ST. ROCH,

QUEBEC.

MR. EMILE JACOT vient de recevoir d'Europe le plus bel Assortiment de Bijoux qu'il soit possible de rencontrer. Ces Articles ont été Confectionnés dans les meilleures Maisons de France et de Suisse. Mr. JACOT, à l'occasion des Fêtes du Jour de l'An, est disposé de vendre à des prix Extrêmement réduits. Il invite les Familles à venir visiter son Etablissement, qui est sans Contredit le premier de ce Genre à QUEBEC.

5-50-4-16

FETES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN

DUQUET & DALAIRE,

BIJOUTIERS-HORLOGERS,

1, Rue de la Fabrique, Haute Ville,

ET

RUE ST. JOSEPH, ST. ROCH, QUEBEC.

A l'occasion des Fêtes du Jour de l'An, MM. DUQUET & DALAIRE ont importé un choix très-varié d'Articles pour Cadeaux, qui seront vendus à des prix excessivement réduits. Ces Articles proviennent des meilleures Fabriques d'Europe et ne laissent rien à Désirer tant sous le rapport de la Qualité que sous celui du bon Goût. MM. DUQUET & DALAIRE Sollicitent le Patronage des Personnes qui aiment les Belles Choses.

5-50-4-28

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT, - - \$4,000,000.00

Comptant près de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations, excèdent Sept Cent Mille Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées en équité et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS:—HON. JOHN YOUNG, Président. J. F. SINCENNES, Vice-Président.

ANDREW ROBERTSON, J. R. THIBAudeau, L. A. BOYER, M. P.

JOHN OSTELL, W. F. KAY, M. C. MULLARKY, ANDREW WILSON,

Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON. Gérant Général, ALFRED PERRY.

Gérant de la Branche Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS:—BANQUE DE MONTREAL. BANQUE DU PEUPLE.

5-49-52-1